

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - (1) 45 51 34 14

L'Incommunicable nous unit



De la déportation est né un privilège : l'amitié fraternelle qui nous unit depuis cinquante ans et nous lie plus fortement en cette période de l'année où s'impose à notre souvenir notre dernier Noël en terre nazie.

Horde soudée par le désir de faire front, unie par la volonté de survivre et de témoigner nous posions, debout, attentives aux menaces environnantes, et aux souffrances de chacune. Une certaine allégresse nous traversait au rappel de quelques offrandes improbables aussitôt partagées : tranche de pain, don d'aînée à la benjamine, boîte de soupe échappée à la cuiseuse et au contrôle meurtrier sous les jupes d'une camarade, brioche enrubannée glissée dans l'obscurité de la mine par un jeune soldat allemand. Confortées dans notre âme et dans notre corps, nous nous sentions prêtes à vaincre l'épuisement de la débâcle proche.

Tout démunis ou menacés qu'ils fussent, nos donateurs, à l'intérieur même du camp, faisaient échec à l'idéologie nazie. Quelques mois plus tard les rejoindrait dans notre cœur le comte Bernadotte qui ouvrit à nombre d'entre nous les portes de la liberté et celles de son pays où la libération fut une halte hors du temps.

Vint le retour en France. Il y avait tant de morts, tant de tensions et, face à ceux-là même qui nous chérissaient, tant de pudeur que notre passé se révéla incommunicable, et que notre amitié en acquit une dimension nouvelle.

Au fil des ans, devant les distorsions, les assimilations, les justifications de certains, s'imposa plus encore le devoir de témoigner.

Face aux lycéens nous revivons — douloureusement parfois — ces années d'engagement et de lutte mais ce sont nos amies, disparues qui dénoncent les dangers de l'embrigadement, la complicité du silence, et leur rappellent, face à l'indifférence, le pouvoir et la joie intérieure de l'homme qui se sent responsable.

Puissent tous ces adolescents connaître un jour cette joie et notre amitié éclairer longtemps notre vie.

Marie-Suzanne Binétruy
46888 Kommando de Beendorf

4°P. 4616

RENCONTRE INTERRÉGIONALE GRENOBLE et VERCORS

Nos rencontres interrégionales, à chaque fois tous les deux ans, sont une fête renouvelée de l'amitié et du souvenir, dans l'approfondissement de la découverte d'une région, marquée par de hauts faits de la résistance. Telles furent les deux journées que nous avons vécues ensemble les 22 et 23 septembre dernier à Grenoble et au Vercors.

Notre amie Marie Gonin avait tout minuté et prévu, sauf l'aggravation soudaine de sa santé qui l'empêcha d'être avec nous. Elle était alitée au plus mal, présente par la pensée pour la soixantaine de participantes qui parcoururent l'itinéraire qu'elle avait tracé point par point. Elle voulut que son mari la laisse et nous accompagne : il fut un guide précieux, veillant au confort de toutes, épaulé par leur fils adoptif, et cela malgré le lancingant souci de savoir Marie si souffrante. Nous en sommes encore très émues et reconnaissantes.

Jeudi matin, sous un ciel gris, entrecoupé de bancs de nuage, nous sommes arrivées par une belle route forestière, à St-Pierre-de-Chartreuse : visite de la Correrie, où l'on peut voir reconstituée la vie quotidienne des Pères Chartreux, tout près du grand couvent où ils soustrèrent à la vue des Allemands tant de résistants et leurs armes.

A Saint-Laurent-du-Pont, après un dépôt de gerbe au monument aux morts, nous sommes reçues à l'Hôtel de ville par M. le Maire et le conseiller général, entourés de quelques anciens du Vercors. Déjeuner savoureux, puis retour à Grenoble où nous sommes attendues au tout nouveau Musée de la Résistance et de la Déportation dont les trois étages (il y a un ascenseur !) offrent essentiellement aux visiteurs l'histoire de la résistance régionale, replacée dans son contexte historique et nationale, et retrace la vie des maquisards. Une salle est consacrée à la déportation (3 057 déportés pour le seul département de l'Isère). Une dernière partie, plus pédagogique encore, rend actuel l'appel à une vigilance nécessaire au service de la liberté et de la démocratie.

Fatiguées, nous renonçons avec regret à visiter le Musée des Troupes alpines où nous étions attendues. Puis, en présence de nombreuses personnalités civiles et militaires, notre présidente, avec Hélène et Jeannette, les

« deux petites sœurs » arrêtées le 29 janvier 1944 pour avoir ravitaillé le maquis de Mallevalet et déportées, déposent une gerbe au monument que Grenoble a dédié à ses morts en déportation, Grenoble qui fut faite Compagnon de la Libération le 4 mai 1944. Une réception à l'Hôtel de ville donnée par son maire, M. Alain Carignon, nous permet de rencontrer de très nombreux résistants de la ville et des maquis.

Le lendemain — comme l'éditorial de notre présidente l'a fort bien relevé dans notre dernier bulletin — fut une journée de prise de conscience sur le terrain des nombreuses actions militaires qui se déroulèrent en Isère et dans la Drôme, avec la participation de la population civile. On voit ce qu'il lui en coûta : au cimetière de St-Nizier qui regroupe au pied du Mémorial ceux qui sont tombés dans le Vercors-nord. Nous retrouverons des tombes semblables, ornées du même arbuste au Mémorial de Vassieux ; nous y déposons également une gerbe. Notre parcours du souvenir nous a conduites, entre-temps, à la Chapelle-en-Vercors, où des survivants et survivantes des atrocités qui s'y déroulèrent le 25 juillet 1944 nous parlèrent avec pudeur ce qu'ils ont vu et subi.

Des représentants de l'Association nationale des pionniers et combattants volontaires du Vercors nous attendent au Mémorial de



Grenoble, dépôt de gerbes par les « deux petites sœurs ».

GRENOBLE ET VERCORS (suite)

Vassieux : un cimetière, un musée, une « Salle du Souvenir » où brûle en permanence une flamme dans un réceptacle symbolique conçu et offert par notre camarade France Pinhas. Moment de recueillement avant l'écoute d'un court métrage sur la vie et l'histoire du Vercors. L'après-midi, nous parcourrons le sentier pentu maintenant entretenu qui mène à la grotte de la Luire. France, qui ne nous a pas quittées tout au long de cette journée, a évoqué pour nous la journée du 27 juillet 1944, celle où une patrouille allemande a découvert l'hôpital clandestin replié là du maquis de St-Martin, depuis huit jours, a assassiné les blessés qui s'y trouvaient, a emmené les médecins et un prêtre pour les fusiller à Grenoble, et arrêté puis déporté à Ra-

vensbrück les six infirmières. France Pinhas était l'une d'elles.

Profondément troublées nous reprenons la route de Grenoble qu'empruntèrent nos camarades et leurs compagnons vers leur terrible destin. Le silence règne dans les cars, rompu par les paroles de remerciements que nous adressons à nos guides d'un jour, anciens de ces maquis, MM. Brun, Chabert, Poupouard et d'autres. Notre gratitude va aussi à Bernadette Cavaz, âme de l'Association des Pionniers. Aucun d'eux n'oublient. Aucune de nous ne les oublierons.

Au moment où j'écris ces lignes survient le décès de notre chère, très chère amie Marie Gonin. Que son mari, son fils et les siens soient assurés de notre profonde sympathie.

Denise Vernay



Vassieux-en-Vercors, Salle du Souvenir.

Témoignage

LE MOT LE PLUS POIGNANT

Juliette Lafont, déléguée-adjointe des Pyrénées-Orientales, nous communique le texte suivant :

En ce trentième anniversaire de la libération des camps de déportés, après tant de témoignages émouvants et terribles, je voudrais évoquer ici, à mon tour, très modestement, un souvenir personnel de cette époque.

Notre camp de prisonniers de guerre, le Stalag XI A (Altengrabow), situé au sud-ouest de Berlin, sur la rive droite de l'Elbe, fut libéré dans des conditions très particulières que je raconterai un jour.

Fin avril 1945, peu avant l'arrivée de la IX^e Armée américaine sur la rive gauche de l'Elbe, (c'est elle qui évacua notre camp), et pendant que l'Armée Youkof fonçait vers la rive droite pour investir Berlin, les Forces Françaises Libres parachutèrent un officier qui prit contact avec nous pour organiser, dans la panique qui gagnait l'Allemagne entière, la vie de notre camp avant l'arrivée des troupes Alliées.

L'un de mes meilleurs camarades, officier qui avait préféré taire son grade pour demeurer avec ses compagnons d'infortune, fut nommé responsable du Stalag, et il constitua rapidement une équipe efficace pour assurer pendant quelques jours la survie de milliers de prisonniers dans un pays en pleine décomposition.

A bord d'une vieille guimbarde récupérée tant bien que mal, nous parcourions un matin la campagne déserte autour du camp, pour essayer de trouver un peu de ravitaillement, lorsque soudain, dans un tournant, nous tombâmes sur un groupe de femmes affalées dans le fossé, et qui semblaient nous adresser des signes apeurés.

Intrigués, nous mêmes aussitôt pied à terre, et nous nous approchâmes de ces pauvres femmes, dont quelques-unes crièrent de joie en reconnaissant nos uniformes français (ou du moins ce qu'il en restait...).

Certes, nous savions à peu près ce qui s'était passé dans les camps de déportés, et nous étions pourtant singulièrement endurcis

par la guerre et cinq longues années de captivité, mais il nous fallut faire un effort surhumain pour ne pas montrer l'horreur qui nous saisit devant ces femmes en haillons, blêmes et décharnées, qui levaient vers nous la détresse de leurs yeux immenses dévorant leurs visages terreaux et ravagés, et qui s'agrippaient à nous comme à des sauveurs, parlant toutes à la fois...

C'était un groupe de déportées du sinistre camp de Ravensbrück (ou plutôt de l'un de ses Kommandos) et l'une d'elles m'apprit d'ailleurs, lorsque je la questionnai à leur sujet, que deux de mes amies d'enfance, les sœurs Marcelle et Juliette Molins, d'Ille-sur-Têt, que je savais internées à Ravensbrück, étaient vivantes, mais faisaient partie d'un autre détachement du même Kommando.

Devant l'avance des troupes russes, les SS qui les gardaient les avaient forcées à prendre la route, par petits groupes, dans une fuite épandue, et les avaient abandonnées la veille, pendant la nuit, à bout de forces, dans ce pays inconnu et hostile, ne sachant plus que faire... Notre arrivée inattendue leur paraissait tenir du miracle...

Pendant qu'elles parlaient, nous les regardions à la dérobée, hébétés, ne trouvant aucun mot devant l'insoutenable spectacle, nous qui pourtant croyions avoir souffert aussi... Mais notre responsable se reprenait : il fallait parer au plus pressé, les secourir, leur donner à manger et transporter d'abord rapidement au camp les plus affaiblies d'entre elles.

Celle qui m'avait donné des nouvelles des sœurs Molins, et qui semblait la moins atteinte, nous désigna du doigt l'une de ses compagnes, allongée sur le dos contre le talus, et qui n'avait pas bougé, flottant dans ses vêtements informes : « C'est la plus jeune, elle est à bout de forces... ».

Lorsque nous nous approchâmes de cette épave humaine pour la transporter dans la voiture, elle posa brusquement ses deux mains, si maigres et diaphanes sur sa mince figure terne et sans âge, et j'entendrai toute ma vie l'imperceptible cri qui nous figea, mes compagnons et moi, honteux, les larmes aux

yeux, n'osant plus la toucher, le pauvre cri sortant dans un souffle de ses lèvres exsangues et crevassées, le cri de celle qui était une belle jeune fille le jour de son arrestation, le terrible cri de la pudeur féminine blessée au plus profond de la chair et de l'âme, et qu'elle répétait en secouant légèrement la tête, ses mains voilant toujours sa face : « NE ME REGARDEZ PAS ! NE ME REGARDEZ PAS ! »...

Alain Taurinya
Stalag XI A

En 1982, vingt-sept ans après, cinq anciens prisonniers de guerre de ce stalag et neuf survivantes du Kommando de Bellzig se retrouvaient à Juan-les-Pins lors du congrès annuel de l'Amicale de Ravensbrück. A l'issue de cette rencontre, nos camarades chantèrent ensemble « Le chant des marais ». Alain Taurinya conclut ainsi le compte rendu qu'il fit de cette journée : *Avec mes camarades, je crois que c'était la première fois de notre vie que nous étions aussi bouleversés. En même temps nous mesurions le grand honneur que nous faisaient ces « grandes dames » en nous admettant dans les rangs de celles qui sauveront précisément l'honneur de la Patrie vaincue et occupée.*

Cérémonies du cinquantenaire de la libération des camps

Voyage à Ravensbrück du 22 ou 24 avril 1995

Organisé par l'ADIR

Pour la commémoration du cinquante-naire de la libération de Ravensbrück, l'ADIR a organisé avec l'Agence « Sept et demi » (13, rue Caumartin, 75009 Paris), un voyage par avion du 22 avril (départ 10 h 20 à Roissy) au 24 avril (retour à Paris à 19 h).

Pour tous renseignements prendre immédiatement contact avec l'agence [16 (1) 42 65 22 29] ou au siège de l'ADIR, 241, Bd St-Germain, 75007 Paris.

CHRONIQUE DES LIVRES

Les tambours de nuit Poèmes

par Anne-Marie Bauer
(préface de Violette Maurice)

La poésie, c'est comme la musique, on aime ou on n'aime pas... Quand on aime, on se régale : les recueils de poèmes sont minces, légers, on peut les lire dans n'importe quel train, dans un jardin. On peut aussi les lire à deux. C'est celui qui a la plus belle voix qui lit. On peut même les lire à trois. Le troisième est souvent un étranger de passage qui se délecte de notre langue. Dans notre cas, c'est une étrangère qui était avec nous « là-bas ». Aujourd'hui, chères lectrices, cinquante ans après « là-bas », c'était notre jeunesse, c'était aussi celle d'Anne-Marie Bauer, (Ravensbrück, Holleischen - 27327). Avec ses poèmes nous suivons son chemin, notre chemin, à rebours, dans la beauté d'une langue dépouillée, chargée d'émotion — encore et toujours l'inquiétude — mais allégée par un humour coquin.

L'inquiétude : notre époque est chargée de menaces et notre mort personnelle est proche. Nous sommes au seuil de l'inconnu :

*Que de chemins, de carrefours !
que de croisements, de détours !
et : nulle part, nulle part
le moindre poteau indicateur.*
(p. 107)

* * * * *

*Sortie de l'abîme 1942-1945**

Prenant le livre de Chantal Benoist-Lucy, je fus étonnée par sa présentation : cette couverture fleurie ne cachait-elle pas de charmants poèmes, quelques pensées recueillies par une très jeune fille ? Mais très vite, parcourant les premières lignes, j'ai compris que ces fleurs de marronnier voilaient le témoignage poignant de l'une d'entre nous.

Engagée très tôt dans la Résistance, arrêtée fin 1942, c'est à Fresnes que notre amie apprendra sa condamnation aux travaux forcés par un tribunal militaire allemand. A chaque page de son récit, nous découvrons l'ampleur de la peine qui lui est infligée.

Au fil d'une longue errance de prisons en forteresses, de Cologne où elle est séparée de sa sœur jusqu'à Ludwigsburg où elle verra arriver ses libérateurs, combien de stations pour ce long « Chemin de Croix » de plus de deux années entraînèrent Chantal dans cet abîme de douleurs.

A travers son récit, certains lecteurs comprendront peut-être mieux pourquoi nous avons attendu le soir de notre vie pour nous délivrer de nos douloureux souvenirs.

Jacqueline Fleury

La mort est proche, mais nous a-t-elle jamais quittées, depuis que nous vécumes dans son royaume par les landes désolées de la lointaine Allemagne ? Les « tambours de nuit » n'ont jamais cessé de battre pour nous :

*Les eaux, les eaux des années mortes
roulent sous mon vaisseau qu'un seul instant supporte.
Par le hublot, je vois qu'elles grossissent,
montent,
s'enroulent tout autour en un puits où
j'enfonce
et voici que je sombre à travers la mémoire.*
(p. 16)

Ceux et celles que nous avons laissés « là-bas », des êtres chers et des milliers d'inconnus, n'ont cessé de vivre avec nous :

Ne crains rien, mortes et vivantes murmurent côté à côté.
(p. 44)

La douceur de l'amitié qui perdure par-delà les années, le charme des souvenirs de l'enfance, Anne-Marie Bauer nous dit tout cela, dans une richesse et une variété de vers qui enchantent :

*Une goutte de rosée, un rayon de soleil
Et le rayon brillait et la rosée chantait,
Et la rosée chantait, attendant la lumière.*
(p. 76)

Anise Postel-Vinay

A commander à La Bartavelle éditeur. Collection « Le manteau du berger ». 42190 Charlieu, avec 90 F (franco de port).

Angèle Nicollot a 100 ans !



Qui aurait cru qu'elle vivrait un siècle ?...

C'est elle-même !...

Arrêtée à Thonon-les-Bains en avril 1944 pour fait de résistance, transférée à Romainville, arrivée à Ravensbrück le 28 juin 1944 où on lui attribua le matricule 43152.

Au printemps 1945 la Mairie de Thonon a été avertie officiellement que Mme Nicollot est morte en déportation. La famille consternée a pris le deuil, fait dire une messe de Requiem, et voilà que le 4 juin 1945, elle arrive, alors que plus personne ne l'attendait !

Lorsque j'ai connu Mme Nicollot, elle disait souvent : *tu vas voir, j'étais morte et enterrée, je vais devenir centenaire...* Elle a tenu parole.

Je suis allée lui faire une courte visite en représentant l'ADIR avec fleurs et quelques gâteries et en lui souhaitant encore une fin de vie heureuse. Elle est très bien entourée, sa plus jeune fille veille sur elle jours et nuits, elle est lucide mais très affaiblie.

Mme Nicollot est une petite mémé adorable, on ne peut que l'aimer.

Jeannette Cilia
Déléguée de Haute-Savoie

Charlotte DELBO

N° 31661

Une réalisation théâtrale et littéraire nationale proposée par la Compagnie Bagages de Sable

Le conseil d'administration a jugé utile, au vu du projet théâtral de la « Compagnie Bagages de Sable », de soutenir l'idée originale de M. Yves Thouvenel. C'est pourquoi nous vous en communiquons le programme ci-dessous, en vous demandant de le faire connaître autour de vous.



Photo Eric Schwab.

Assistante de Louis Jouvet pendant 4 ans, écrivain, Charlotte DELBO fut déportée à Auschwitz dans un convoi de 230 femmes françaises le 24 janvier 1943.

Elle témoigne à son retour de cette épreuve par son art : l'écriture. Elle rédige les 230 biographies des femmes du convoi « venues de toutes les régions de France, et de tous les horizons politiques, issues de toutes les couches sociales, représentant toutes les professions, d'âges mêlés, mais où dominait la jeunesse » — dans un ouvrage intitulé : *Le convoi du 24 janvier*. (Editions de Minuit - 1965).

Suit une trilogie : « *Aucun de nous ne reviendra* », « *Une connaissance inutile* » et « *Mesure de nos jours* » (mémoire d'Auschwitz qui se transmuer en une mémoire universelle, une mémoire de l'homme).

Le 3 février 1995, à partir de 19 h 30 au même moment à travers la France, dans les 160 communes d'origine des femmes du convoi du 24 janvier 1943, 320 comédiennes liront deux par deux (« parce que seule on ne pouvait pas tenir »), des extraits de l'œuvre de Charlotte DELBO. Certaines de ces lectures seront retransmises par des radios locales et nationales.

Par cet acte artistique fort, la Compagnie Bagages de Sable souhaite inscrire son travail théâtral dans la vie de la Cité, dans le souci de faire connaître et de transmettre des textes littéraires questionnant le présent et l'avenir.

Compagnie Bagages de Sable, 38/40, rue du Château des Rentiers, 75013 Paris – tél. : (1) 45.86.53.80.

* Préface de Geneviève de Gaulle Anthonioz. Les Éditions d'Art et d'Histoire, ARHIS, Paris.

IN MEMORIAM

TATIANA BOULUBACHE

Tatiana Boulubache s'est endormie paisiblement le dimanche soir 21 août dernier.



Depuis trois années, nous ne la voyions plus à notre réunion annuelle, son état de santé ne lui permettant plus de quitter son appartement. Parfois, au téléphone ou lors de quelques visites que je pouvais lui faire, je retrouvais l'amie toujours passionnée par les nouvelles de notre

monde, sans oublier son humour, les souvenirs de sa jeunesse d'enfants de parents qui avaient fui le régime soviétique, de sa passion pour notre pays qui les avait accueillis et pour lequel, alors qu'elle habitait Lyon, elle rejoignit la Résistance intérieure française, en qualité d'agent de liaison, en novembre 1942.

Arrêtée le 17 juillet 1943 par la Gestapo de Lyon, elle fut internée au fort de Montluc. Ce fut ensuite le camp de Compiègne d'où elle partit, en janvier 1944, pour Ravensbrück où elle devint le n° 27071. Durant l'été, elle fit partie d'un convoi pour Holleischen d'où elle

revint le 20 mai 1945. Elle retrouva alors ses parents et apprit la mort de son frère, Wladimir, qui avait rejoint les Forces françaises et fut tué dans les Vosges, le 28 novembre 1944.

En 1946, elle épousa Jacques Roux, avec lequel elle partit à Casablanca pendant de longues années. Ils eurent un fils et deux filles qui, avec ses cinq petits-enfants, étaient son bonheur.

Depuis une vingtaine d'années, elle était en Touraine où elle retrouva des amies d'Holleischen. La maladie a rendu ses dernières années pénibles, mais la gentillesse de ses enfants les a bien adoucies.

Son mari, bien touché par la maladie, ses enfants, sa famille, ses relations, quelques amies de l'ADIR, celles d'Holleischen, présentes ou en pensée en raison de l'éloignement, l'ont accompagnée à l'église Saint-Étienne de Tours où deux prêtres orthodoxes étaient venus de Paris et ont officié en compagnie du curé de la paroisse. Maintenant, elle repose dans le jardin de verdure qu'est le cimetière de Tours-Esvres.

Gardons le souvenir si vivant d'une Tania rêveuse !

Jeanine Garrivet

MICHETTE MÉJEAN



Pour nous qui avons connu Michette Méjean, savoir qu'elle est morte est presque rassurant – enfin ! enfin ! elle a cessé de souffrir.

Chaque année, elle baissait un peu et, la voir avancer si lentement, s'arrêter et reprendre péniblement son souffle avant de repartir, était horriblement triste.

Née à Avignon, arlésienne d'adoption, elle avait épousé un aviateur au caractère, parfois, difficile, aviateur qui allait, dans les années 40, se muer en héros.

Nous, d'Holleischen, la connaissons bien, elle, Michette, qui, depuis des années, avait tant de peine à vivre.

Elle est revenue, pourtant, et a pu – les rares fois où elle est venue à Paris – retrouver enfin sa fille Annie dont elle avait été séparée pendant si longtemps et découverte d'adorables petits enfants qui l'ont, à ma connaissance, beaucoup aimée.

Annie, Isabelle, Fanny et son frère (dont j'oublie toujours le nom) – il faut que vous sachiez combien nous estimions et aimions votre grand-mère, combien aussi, nous pensons à vous.

Au nom de toutes nos camarades,
sa vieille amie,

Anne-Marie Bauer

SUZANNE MABIT



Suzanne Mabit, née Duboc, est décédée en juin dernier. Native du Pas-de-Calais, elle était installée à Nantes depuis 1932. Notre amie et ancienne déléguée de l'ADIR en Loire-Atlantique qui vient aussi de nous quitter, fut sa marraine dans l'ordre de la Légion d'honneur. Lors de la cérémonie intime – car Suzanne Mabit était discrète et modeste – elle retraca les activités de sa filleule sous l'occupation, trop vite interrompues par son arrestation sur dénonciation anonyme.

Repronons les termes mêmes de Jeanne Bouvron : « ... Vous connaissant avant la guerre, je sais que dès le début de l'invasion allemande, vous aviez choisi. Vous avez œuvré pour délivrer la France, cachant des patriotes, transmettant des renseignements aux Anglais. C'était dans l'ombre bien sûr, que nous agissions, mais c'est ouvertement aujourd'hui que la France vous dit « Merci ».

« Vous avez été arrêtée en septembre 1941, après un séjour aux Rochettes où nous avons pu difficilement vous approcher, vous êtes partie au Pré-Pigeon (prison d'Angers) de siège mémoire pour tous les prisonniers. Quatre mois après, Paris vous accueillait dans ses prisons bien sûr, la Santé, puis Fresnes.

« Il faut avoir vécu cette vie de cellule pour savoir les souffrances, les privations, les an-

goisses que cela représente. Après un passage à Romainville, puis Compiègne, vous avez connu l'enfer des femmes... Ravensbrück. Pour atteindre cette destination, un long voyage en wagon plombé. Vous alliez vers votre destin qui a duré quatre ans...

« Le travail, les coups, la faim, la soif, le froid, l'attente dans la neige souvent privées de la maigre ration à laquelle nous avions droit... C'est pour cette souffrance, pour votre courage au camp, essayant, malgré votre mauvais état physique, de soulager les misères encore plus grandes que les vôtres. C'est pour toutes ces horreurs que vous avez vécues, qu'aujourd'hui, entourée de vos amis et parents, de votre mari, je vous remets ce ruban rouge... ».

Suzanne Mabit et Jeanne Bouvron ont rejoint « l'immense cohorte de ceux et de celles qui sacrifièrent leur vie pour la France ». Leur témoignage nous reste et nous nous efforçons de le transmettre.

SUZANNE DAVID



Suzanne David a été une Résistante de la première heure. Dès 1940, son mari prisonnier, elle ne connaît pas d'attendre son retour sans agir. Immédiatement elle s'occupe des prisonniers dans les hôpitaux de Nantes et favorise leur évasion, pour ceux qui le désirent vers la France libre, vers l'Angleterre où les attend le Général de Gaulle. Des aviateurs alliés tombent chez nous, il faut leur permettre de reprendre le combat.

Elle est consciente du risque encouru mais elle n'hésite pas et comme si cela ne suffisait pas elle fait du renseignement.

Grand malade, son mari est rapatrié. Malgré son état de santé lui aussi s'engage dans cette lutte inégale et sans merci.

Le 1^{er} novembre 1941 c'est le drame, tous les deux sont arrêtés, vendus par l'un des leurs. Et son long martyre commence. D'abord neuf mois au secret à la prison de la Santé. En 1942 le procès et le 17 juillet 1942 le départ pour l'Allemagne en forteresse.

En septembre 1944 elle arrive à Ravensbrück puis est évacuée le 3 mars 1945 sur Mauthausen et, sauvée de justesse par la Croix-Rouge, elle a donc eu le bonheur de revoir la France, sans avoir hélas la joie de retrouver son mari.

Nous l'appelions Mamita. Elle était douce et agréable, modeste, elle ne parlait jamais de ce qu'elle avait fait mais elle était très attachée au monde de la Déportation et nous garderons d'elle le souvenir d'une bien chère et très fidèle amie.

Ginette Vincent
Déléguée de la Gironde

DANIÈLE DESCLAUX-BOERI



Fille d'immigrants italiens fuyant la misère et le fascisme, venus en France avec pour seuls bagages la terre de leur vallée à la semelle de leurs souliers et un énorme courage, Pierrette Boeri fut l'aînée de quatre enfants. A 20 ans, elle monte à Paris, son diplôme d'infirmière en poche.

Engagée volontaire en 1939 comme infirmière (HOE 2 n° 7), elle participe à la campagne de France jusqu'à la défaite. Ramenée à Paris le 29 juin 1940 par les Allemands, elle est affectée à l'Hôpital militaire Begin le 8 juillet 1940 où s'organise l'évasion de prisonniers de guerre qui y sont hospitalisés. Prise sur le fait en novembre 1940, elle est gardée à vue 15 jours dans l'hôpital par les Allemands qui exigent sa démission en janvier 1941, en raison de cette activité qu'elle ne cesse pas pour autant : aux évasions et hébergements sont venus s'ajouter les renseignements.

Son activité devient plus importante à compter de juin 1942 lors de son entrée à la Maison du Prisonnier et à l'Hôpital du Val-de-Grâce. Contact avec les médecins militaires partant pour la relève et acceptant d'aider au rapatriement des prisonniers et surtout à leur évasion en collaboration avec le centre de libération de la rue de Liège. Quelques mois avant son arrestation la moyenne des évadés passant par ses soins sur Lyon était de 90 par semaine ! Hébergements et évasions aussi de réfractaires, d'agents recherchés par la Gestapo, d'Israélites, fabrication de faux papiers de toutes sortes, renseignements, ces activités ont continué malgré les recherches de la Gestapo à son ancien domicile au début de 1943.

Arrêtée le 20 novembre 1943, torturée rue des Saussaies, elle est incarcérée à Fresnes jusqu'au 30 mars 1944 puis au Fort de Romainville, jusqu'au 18 avril 1944. Déportée à Ravensbrück puis à Holleischen en Tchécoslovaquie jusqu'au 18 mai 1945, Danièle, c'est son nom de résistance, est rapatriée le 24 mai 1945.

Après la guerre, elle est pendant 20 ans assistante sociale à l'Office national des anciens combattants où elle se bat pour obtenir des pensions pour les anciens combattants et victimes de guerre, pour les veuves de guerre et les pupilles de la Nation.

En 1952, elle épouse Francis Desclaux, international de rugby et scientifique de haute volée qui consacrera sa vie de chercheur au pays jusqu'à son décès prématuré en 1981. Ses dernières années sont illuminées par l'arrivée de deux petits-fils.

Volonté, courage, droiture, honnêteté, solidarité, amour de sa famille et de son pays étaient ses qualités dominantes.

C'est son message, sachons le recueillir.

JEANNE BOUVRON



Jeanne Bouvron épouse Pierre Bouvron, mère de Georges Bouvron et d'Yveline Ruellant, entre dans la Résistance dès juin 1940 aux côtés de son mari et de son fils. Elle participe à l'évasion des prisonniers de guerre des camps de Chateaubriant, Château-Bougon et Savenay dans le cadre du réseau d'évasion mis au point par le Comité d'Entente des Anciens Combattants de Nantes (Mouvement Bouvron-Nantes) recevant les prisonniers évadés, leur fournissant des vêtements et des fausses cartes d'identité.

Après l'arrestation des membres du Comité d'Entente dont la plupart devaient être fusillés à la suite de l'arrestation du Colonel Hoiz, elle continua à seconder Pierre Bouvron dans son action dans la Résistance, recevant et cachant des aviateurs alliés (le dernier fut John Lee).

Arrêtée avec son mari le 21 janvier 1944 elle fut internée à Nantes et Romainville avant d'être déportée en Allemagne dans les camps de Ravensbrück et de Mauthausen.

Elle fut libérée par la Croix Rouge suédoise et rapatriée en avril 1945. Comme elle l'avait écrit : « Il fallait alors réapprendre à vivre ».

Pierre Bouvron est mort à Mauthausen en février 1945. Georges Bouvron fut déporté à Auschwitz, Buchenwald et Flossenbürg.

Elle participa par la suite à la création de l'ADIR à Nantes ; elle fut déléguée de Loire-Atlantique de 1946 à 1968. Son poste au « Service des Pensions » du ministère des Anciens Combattants lui permit de conseiller et d'aider de nombreux déportés.

Sa bonté était légendaire.

C'était une « Grande Dame » qui nous quitte.

Jeanne Bouvron appartenait au réseau Co-hors-Asturies et était titulaire de la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre avec palme et de la Médaille de la Résistance.

*Communiqué par son fils
Georges Bouvron*

Inauguration d'un Mémorial à Gurs

En présence de M. Philippe Mestre, Ministre des Anciens combattants et victimes de guerre, un Mémorial a été inauguré à Gurs, le 14 octobre 1994, avec la participation d'une assistance nombreuse et recueillie parmi laquelle Henriette Deffieux, déléguée de l'ADIR pour les Pyrénées-Atlantiques.

Un décret du 3 février 1993 chargeait le Ministre des Anciens combattants de veiller à l'érection de trois monuments qui devaient symboliser les lieux d'arrestation et d'internement en France comportant le texte suivant : « La République française en hommage aux victimes des persécutions racistes et antisémites et des crimes contre l'humanité commis sous l'autorité de fait dite "Gouvernement de l'Etat français" (1940-1944). N'oublions jamais ». Les deux premiers, celui de « La maison d'Izieu » et celui du « Vel d'hiv. » ont déjà été inaugurés.

Celui de Gurs, conçu par un architecte israélien, Dani Karavan, réalisé très rapidement sous la férule de l'architecte Emile Vallès, comporte deux stèles. L'une à l'entrée de ce qui fut le plus grand camp d'internement en France qui porte l'inscription ci-dessus, la seconde reliée par une symbolique voie ferrée, rappelle que « Ici, de mai 1939 au 25 août 1944, s'étendait le camp de Gurs où furent internés dans la misère, la souffrance et la faim, 61 000 hommes, femmes et enfants ; combattants de l'armée républicaine espagnole, volontaires dans les brigades internationales d'Espagne, Français résistants ou victimes de persécutions politiques, réfugiés en France depuis leur pays occupé par les nazis, tsiganes, juifs dont 6 538 expulsés du pays de Bade et du Palatinat par les nazis, et parqués ici par le gouvernement de Pétain. 3 900 juifs dont 38 enfants furent déportés de ce lieu vers les camps d'extermination nazis. 1 072 internés reposent dans le cimetière du camp. »

Nous nous permettons d'emprunter la conclusion signée J.P. Ch. dans le *Sud-Ouest* du lendemain : « La matinée était radieuse, le soleil tapait comme en plein été et les Pyrénées étaient belles. Aussi belles sans doute qu'elles étaient apparues, il y a cinquante ans, à ces dizaines et dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants parqués ici pour crime de religion, d'origine, de langue ou d'opinion, dans des conditions terribles, au mépris des droits de l'homme les plus élémentaires et au mépris du droit d'asile. »

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Nous regrettons le décès de nos camarades :

Jeanne Bouvron, Nantes, le 9 octobre 1994 ;

Danièle Desclaux-Boeri (35317), Paris, le 31 octobre 1994 ;

Suzanne David (85214), Bordeaux, octobre 1994 ;

Suzanne Mabit, Nantes, octobre 1994 ;
Simone de Cormont, Paris, le 9 novembre 1994 ;

Paulette de Schoulepnikow, Lausanne, le 12 novembre 1994 ;

Aline Liège (57859), le Breil-sur-Merize, le 19 novembre 1994 ;

Marie Gonin, Grenoble, le 26 novembre 1994 ;

Micheline Méjean (27475), Paris, novembre 1994.

Odette Pilpoul, Paris, a perdu son mari (AFL), le 3 novembre 1994 ;

Juliette Neff-Berna (94000), Thann, a perdu son mari.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu à l'Hôtel de Ville de Paris le 17 mars 1995

Métro « Hôtel de Ville », Bus 69, 74, 72, 38 - Parking

9 h 30 Accueil : 3, rue Lobau (derrière l'Hôtel de Ville)

10 h Assemblée générale et élections

Invité : M. Jean Mattéoli, président de la Fondation de la Résistance

13 h Déjeuner sur place

15 h Reprise des discussions

16 h 30 Départ pour le Mémorial de la Déportation de l'Île de la Cité (à pied ou en autocar)

17 h Cérémonie du souvenir - Dépôt de fleurs

17 h 30 Départ pour l'Arc de Triomphe en autocar

18 h 30 Ravivage de la Flamme

Séparation. A l'année prochaine !

RECOMMANDATION : Les parquets de l'Hôtel de Ville sont très glissants : il est fortement conseillé de ne pas porter de chaussettes à semelle de cuir !

Nous sommes invités par la Ville de Paris, mais nous vous demandons une participation de 30 F pour les transports (à verser de préférence en même temps que votre inscription).

Pour le déjeuner, inscription auprès de l'ADIR obligatoire

Le prix Mémoire de la Choa 1994

Quatre lauréats ont reçu le prix 1994 « Mémoire de la Choa » de la Fondation Jacob Buchman par l'intermédiaire de la Fondation du Judaïsme Français qui récompense chaque année un travail entretenant la mémoire du génocide. Il fut remis solennellement le 24 novembre dernier à Paris devant une très nombreuse assistance :

au général Rogerie, pour son livre *Vivre c'est vaincre* (Hérault-Editions, voir V. et V. n° 221 de juil.-oct. 1990) ;

à Laurette Alexis-Monet pour *Les miradors de Vichy*, Préface de Pierre Vidal-Naquet, (Les Editions de Paris) ;

à Thierry Hochberg pour *Paris-Auschwitz-Paris*, (Edisud)

et à Nadine Heftler, pour *Si tu t'en sors... Auschwitz 1940-1945*, Préface de Pierre Vidal-Naquet, (La Découverte, voir V. et V. n° 232 de nov.-déc. 1992).

Après une présentation remarquable des lauréats faite par Alain Besançon, chaque auteur prit la parole pour remercier les membres du jury. Pour ma part, je remercie Nadine Heftler de m'avoir autorisée à la citer :

« Ces souvenirs célèbrent la mémoire de mes parents, mais aussi la mémoire de toutes ces femmes, mes compagnes, qui suppliaient avant de mourir que l'on porte à la connaissance du monde ce qui leur était arrivé... »

« C'était leur dernière volonté, c'était leur obsession, c'était aussi la mienne, car je ne

pensais pas, moi non plus, revoir un jour la France, cette France si chère, et qui nous paraissait alors si lointaine...

« Aujourd'hui, nous les survivants, sommes dans une situation de témoins, en cet instant rare dans le cours de l'histoire où, appartenant au passé, nous sommes projetés dans le futur.

« En effet, nous avons la chance d'assister, encore vivants, à ce point exact qui oscille entre le passé — notre passé — et l'avenir, par la magie de l'Art qui s'est emparé de l'événement que constitue la Choa.

« Ce sentiment de dépossession au profit de l'Art est inconfortable : nous étions habitués à être des témoins, de chair et d'os, encore bien vivants, et la transfiguration par l'Art efface, gomme à jamais tout ce qui fut nos secrets, nos souvenirs, les particularités de nos expériences individuelles.

« Pourtant, cette transfiguration est souhaitable et même indispensable et c'est pour moi l'occasion d'exprimer publiquement toute ma reconnaissance aux écrivains, aux poètes, aux peintres, aux sculpteurs, aux musiciens, aux cinéastes présents et futurs, et pour certains, présents dans cette salle, ce soir... »

« Mais par une sorte de paradoxe, l'avenir de la mémoire signifie notre mort définitive. » [...]

D.V.

ÉLECTIONS

Membres sortant et rééligibles : Mmes Yvette Farnoux, Françoise Robin, Germaine Tillion.

Mme Charlotte Nadel, cooptée par le conseil d'administration, pose sa candidature.

COTISATION ET POUVOIR

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1995 auprès de leur déléguée, ou de l'A.D.I.R. (C.C.P. 5.266-06 D) et si besoin, de remettre ou d'envoyer leur pouvoir.

APPELS

Voix et Visages se propose de publier dans son numéro de mai-juin 1995 des récits de libération et de retour en France. **Vos récits.** Merci de nous envoyer vos notes ou souvenirs les concernant.

* *

La Fondation pour la Mémoire de la Déportation entreprend un *Mémorial des convois de déportés* à partir des listes de Compiègne, Romainville, autres camps d'internement et des départs directs de prisons. Prière de nous faire part éventuellement de ces cas particuliers vers les forteresses par exemple.

Société des Amis de l'ADIR

A la demande de lecteurs souhaitant s'abonner à *Voix et Visages* nous signalons que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin.

Cotisation : 120 F (minimum).

Société des Amis de l'ADIR
241, Boulevard Saint-Germain
75007 Paris.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement

à la Commission paritaire : 31 739
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue, N° 9779